

Brocuillon

CAHIER N° III

de Les deux guerres 1870 1914

appartenant
cinq cahiers
à _____

ÉCOLE

de _____

dirigée par _____



LA RUCHE

Souvenirs

La Guerre 1914-1918

Suite 3^{ème} Cahier

Dans le courant de l'été 1916, les allemands nous avaient enlevé, en partance, un des six chevaux affectés aux transports du ravitaillement. Ils nous avaient mis à la place un cheval aveugle. Ce cheval provenait de l'écurie d'Eugène Sauvage, il était excellent de service.

Après le départ des évacués, le commandant me dit: "Vous n'avez plus besoin d'autant de chevaux. Vous devez faire moins de transports, je proteste; ces six chevaux ^{vous} sont concédés pour la durée de l'invasion." Il me répond que je dois être bien gêné pour les nourrir (cette gêne allait devenir bien réelle) il me donne l'ordre de les conduire à la ferme de Bilou. Il met à ma disposition une écurie qu'il fera fermer à clé chaque soir; et il pourvoiera à la subsistance de ces chevaux. Malgré mes protestations, je dois les livrer.

A la fin de la semaine, nous retournons à Douai, bien que ce voyage ne soit pas indispensable. Nous tenons à faire acte de propriété des chevaux. Nous rapportons une ample provision de tabac et quelques articles d'épicerie.

A ce moment, nous constatons que les quelques chevaux qui restaient encore chez Bilou sont disparus. Puis le commandant utilise nos chevaux pour ravitailler les jours libres pour faire des transports dans le village. Il y a donc pénurie de chevaux dans l'armée allemande.

Cependant le ravitaillement continue à venir comme avant l'évacuation. Il faut prendre livraison de toutes ces denrées

3

qui sont en cour de route. M^r Loth
est débordé, il ne demande de l'
aider à caser toutes ces denrées.

En ce moment nous allons à Qué-
bec trois et même quatre fois au
cours d'une semaine avec nos deux
voitures. Un matin, à l'écurie
chez Bilou, nous trouvons la ca-
denas ouvert, il nous manque un
cheval. Je vais à la comman-
dature... le commandant me
fit livrer un cheval des troupes,
et à chaque voyage j'en eus tou-
jours un à ma disposition jus-
qu'à la fin. (Or six semaines plus
tard je retrouve ce cheval volé,
il est attelé à une voiture de l'ar-
mée. J'amène le commandant
à constater le fait, je lui montre
que le conducteur porte le même
N^o d'unité que lui-même. Il me
répond en riant: "C'est la guerre,
on se débrouille comme on peut.
Vous savez bien qu'en ce moment

tout le monde est plus ou moins
filou. 71

Vers la fin de Novembre, l'écurie
pres de l'abreuvoir était
pleine de sacs jusqu'à la voute.
Le poulailler était également
rempli. notre corridor. Il y a-
vait même des sacs dans notre
salle à manger, qui servait à
l'épicerie. Nous avions ici
pres de quinze cents sacs :
en grande partie de la farine,
puis du riz, des lentilles, etc.

Depuis deux mois
presque dans toutes les Communes,
il est question de souterrains. Les
allemands savent que des sou-
terrains existent, ils les recherchent
avec acharnement. Le com-
mandant emploie tous les moyens
la ruse, les menaces, il fait faire
des sondages, il fait agrandir
des boves; il n'a pas réussi.

Abr jour il va trouver une

5

vieille femme, un peu simple d'esprit, qui habite le bout du village. Il lui dit: "M^{me} montrez-moi la sortie du souterrain." Elle ne connaît pas le souterrain. Le commandant profère des menaces. Il lui échappe de dire: "Vous avez l'entrée. Vous savez où la sortie se trouve ici?" Cette femme réplique aussitôt: "Si vous avez l'entrée, vous n'avez qu'à aller jusqu'au bout, vous aurez la sortie." Le commandant partit tout penaud.

A ma connaissance, ce sont elle-mêmes qui ont découvert le souterrain d'Écourt et celui de Riencourt.

A Écourt le souterrain avait deux entrées, l'une visible dans la grange d'Alfred Bachelet, l'autre dissimulée (?) sous le confessionnal à droite de l'église. J'y suis descendu quand j'avais une quinzaine d'années. Nous étions ce jour-là toute une

Bande de jumeaux chez Herdhe-
baut durant trois cents mètres,
nous avons suivi un couloir large
de 0m50, haut de 1m50, la voûte
taillée en ogive. Quand nos bou-
gies ont commencé à s'éteindre
nous avons fait demi-tour.

à Riencourt, le souterrain fut
trouvé à la suite de l'imprudence,
de l'inconséquence d'une femme.

Ici à Croisilles, mon père m'
avait dit que l'entrée se trou-
vait à quinze mètres du milieu
de l'église du côté Ouest; qu'il
se trouvait une écurie sous la
ferme de Delaire. (au moment
de la guerre; Chéret); que le puits
de Coquelle, rue de Bingham tra-
versait le souterrain..... Je vais
trouver Henri Legrand, cultivateur
au bout de notre rue. C'est un
vieillard, sa famille est installée à
Croisilles depuis un temps immé-
morial. Il est très surpris que

je suis renseigné sur le souterrain. Le brave homme se croyait seul à en connaître l'existence. Patriote ardent, il n'en aurait parlé à personne. Il me confirme que l'entrée se trouve à quinze mètres du milieu de l'église; mais il est en désaccord avec mon père quant au côté. C'est lui qui se trompe.

Ces souterrains avaient été construits à l'époque des invasions, pour se défendre contre les Huns et les autres barbares. Leurs descendants, les allemands, auraient voulu les utiliser à leur profit.

Je m'étends sur cette question; c'est que dans un an, quand je serai de l'autre côté de la tranchée, j'y reviendrai, je le visiterai ce souterrain.

Malgré les occupations et les préoccupations de l'heure actuelle, le commandant, qui n'est pas combattant, revient sans cesse sur la question des contributions. Un jour il me dit qu'

il n'accepte plus mes réponses verbales, il exige une réponse écrite.

Le lendemain, avant mon départ pour Quéant, je lui remets cette réponse: "Considérant que depuis le début de l'invasion, c'est l'autorité allemande qui administre toutes les sources de revenu de la Commune, aux lieux et place des habitants, dans ces conditions, le maire de Croisilles estime que si l'autorité allemande se croit en droit de réclamer une somme à la Commune, il appartient à l'autorité allemande de payer cette somme." (Cette réponse fut transcrite sur le registre de délibérations.)

Je communique cette réponse à M^r Loth. Il me dit: "Quand vous partirez tout à l'heure, si vous ferai mes adieux. Cette fois les allemands vont vous enlever." Je me croix pas lui dis-je: "il y a longtemps que nous serions en Allemagne, s'ils

trouvaient nous y envoyer!

Le commandant ne m'a plus jamais parlé de cette contribution.

_____ au cours d'une après-midi, par une belle journée bien claire, nous assistons à un combat d'avions, au Nord de Croisilles, à cinq cents mètres de nous: un anglais contre trois allemands. Cette lutte dure dix à quinze minutes; nous sommes tous en proie à une émotion crispante. L'anglais est nettement supérieur aux allemands. Il évolue au milieu de ses ennemis avec une dextérité remarquable. A trois reprises, il paraît tomber comme s'il allait s'écraser au sol. Les soldats poussent des hurras frénétiques, applaudissent, trépident. Mais trois fois l'anglais remonte perpendiculairement au milieu des allemands, sur le même plan, pour que les allemands ne puissent le mitrailler sans risquer de s'entretuer. Ce combat n'eut pas de résultat. Quand

L'anglais voulut se dégager, il prit de la hauteur semant en arrière ses adversaires.

_____ Au début de novembre, en allant à Quéant, nous voyons un nombre considérable d'hommes travailler entre Fontaine et Bullecourt.

Le lendemain nous retournons à Quéant, nous passons par Bullecourt et le chemin de terre qui mène directement à Quéant. Ce chemin nous fait passer à un kilomètre des travailleurs, que nous avons vus la veille. Nous constatons que ce sont des équipes qui creusent une tranchée. Ils sont trois hommes à se relayer pour travailler avec le même outil. Un soldat dirige deux équipes de trois hommes. Quand l'homme N°1 a travaillé activement durant quinze minutes, il passe l'outil à l'homme N°2 et prend la place du N°3. Chaque

équipe entreprend la longueur de terrain suffisante pour ne pas être gênée par les équipes voisines.

Vous ne tardons pas à savoir que les allemands font une tranchée en ligne droite d'Arras à Reims, dans le but de raccourcir le front. C'est la tranchée Hindenburg. Elle passe à dix huit cents mètres de Croisilles dans perpendiculairement à la route de Fontaine.

J'ai déjà signalé qu'au début de 1916 il est arrivé des civils allemands qui travaillent au bois de Fontaine. Vous savez à présent, qu'ils construisent dans ce bois un fort destiné à soutenir la tranchée.

Les allemands ont évacué les derniers habitants de Bullecourt à la fin d'Octobre; ils construisent un second fort dans ce village.

Les ~~soldats~~ soldats nous vantent la perfection et la solidité de cette tranchée. Ils refusent de nous dire le nombre

De milliers d'hommes qui y travaillent. Vous savez cependant que ce sont, en grande partie, Des Russes et Des Belges.

Quand après la guerre, j'ai visité cette tranchée, j'ai constaté qu'elle avait été construite avec solidité et sécurité. Sous les cent mètres, il y avait un nid de mitrailleuse construit en béton armé.

A dix mètres au dessous du niveau du sol il existait, en dessous de la tranchée une galerie étroite, le long de laquelle un homme tout équipé circulait à l'air. Deux hommes pouvaient s'y croiser. De chaque côté de cette galerie il y avait alternativement Des chambres-abris. On accédait à ces abris par Des passages creusés de chaque côté au fond de la tranchée, et en déclivité vers ces chambres. Toutes les voutes étaient taillées en ogives.

La terre est constituée d'une argile

compacte qui tient et tiendra jusqu'à ce que ça croule. (Nos deux champs à la Voie des Charrettes sont minés de cette façon.)

Les boyaux que suivraient les soldats pour accéder à la tranchée, sont également pourvus de chambres-abris, pour se garer en cas d'alertes.

Un soir, le commandant m'appelle au bureau: "M^e le maire, vous allez me remettre une liste de trente hommes qui iront travailler quelques jours dans une autre commune. M^e le commandant, voilà trente hommes qui vont être arrachés à leur famille, et ne reviendront pas. C'est l'ordre de M^e le général en chef. Je connais votre mesquitude pour les habitants. Permettez moi de vous dire que vous êtes plus puissant que votre général en chef dans la Commune. Il suffirait que vous lui disiez qu'au mo-

ment où vous recevez son ordre, vous lui écrivez pour lui demander des travailleurs supplémentaires. Si vous faites cela, M^r le Commandant, après la guerre, quand nous causerons de l'invasion, les habitants diront: "De tous les commandants que nous avons eus, c'était le commandant Meyer le meilleur."

Le commandant reste un instant rêveur et me dit: "j'écrirai demain."

Deux jours plus tard, je suis informé qu'il va arriver soixante civils. Nous devrons les loger, les nourrir.

Il arrive soixante hommes d'Oisy le Berger. Ces malheureux me racontent que le matin les allemands ont rassemblé sur la Place tous les hommes pour l'appel, comme cela se fait souvent. Un sous-officier aligne près de lui

Les soixante hommes que vous voyez arrivent quatre soldats, le fusil armé, la gonnette au canon; ils nous alignent par rangs de quatre et nous sommes partis pour une destination inconnue, enlevés à l'improviste, dépourvus de linge, de vêtements. Une voiture nous suivait pour reconduire les soldats.

A ce moment, Michel, Bilou Plouriez apportent du pain, du saindoux.

Je vais demander au commandant en laisse - passer pour Oisy.

Encore sous l'impression que les habitants parleront de lui après la guerre, le commandant m'accorde ce laisse - passer. Je vais me venir les intéresser, et le lendemain vers le soir, je rentrai, ma voiture remplie de vêtements, de linge.

Ici à Croisilles, nous eumes le privilège qu'il n'ait parti personne

en colonne.

Quelques jours plus tard, vingt autres civils, encore d'Oisy, arrivent de Boiry St Martin et de Boyelles.

Durant un mois, tous ces hommes démolissent les murs de clôture, les étables inutilisées, font tomber la cheminée de la sucrerie.

Les allemands ne se préoccupaient pas du travail fourni, ils se contentaient d'exiger la présence de ces hommes sur les chantiers.

Ces brigues servaient à entretenir les routes. On faisait là un mauvais travail: elles étaient rapidement pulvérisées, et augmentaient la boue sur la chaussée.

A Ecourt, aux abords du pont, nos chariots roulaient dans la boue, qui dépassait le moyeu de la roue de devant.

Vous tenions la comptabilité

De ce ravitaillement délivré aux civils en colonne, en vue d'un règlement de compte avec leur Commune le cas échéant.

Je me rappelle parfaitement la facture de ravitaillement fourni à quatre civils pendant quinze jours. Vous leurs avez livré du pain, du lait, saindoux, riz, haricots, lentilles, café, sucre, etc en vous conformant au barème établi par le Comité Hispano.

Cette facture s'élevait à Vingt cinq francs.

Les soldats sont de plus en plus nombreux, on les évacue à six mille hommes.

Dans toutes les maisons, il y a des lits militaires appropriés aux appartements. Ils consistent en quatre chevrons assemblés à 0m80 de large la longueur varie entre 1m45 et deux mètres suivant l'appartement. Chaque lit comprend trois couchés.

superposées, faites de grillage
et distantes l'une de l'autre
d'après la hauteur du plafond.

à la mi-Novem-
bre, tous les habitants qui se trou-
vent encore à Azyette, environ
soixante, sont évacués à Croi-
silles.

Quatre jours plus tard ar-
rivent les habitants de Douchy.
Ils sont quarante.

Broyez était hom-
me d'équipe à la gare au
moment de la guerre.

Dans le courant de l'été 1918
les allemands l'envoient avec
sa famille habiter la maison
de garde barrière route d'
Écourt; il est chargé de cette bar-
rière.

Au début de Novembre, alors
que Michel et moi partons à
Quéant, sans être accompagnés.
Broyez nous dit: "Depuis quelque

temps je suis intrigué par un wagon qui passe chaque matin à six heures en direction d'Écourt.

Ce wagon, couvert d'une bache est accroché en queue du train. Il y a parfois deux wagons semblables. Je vois souvent tomber des gouttes du wagon; dans ce cas, il dégage une odeur infecte. J'ai dit à ma femme d'observer ce wagon, sans lui faire part de mes soupçons. Elle m'a dit sans hésiter: Ça sent le cadavre?!

À la gare, je ne puis obtenir aucun renseignement. Cependant j'apprends que les allemands n'enterrent plus de corps à leur cimetière.

Peu de temps après, vers sept heures, un voisin de la rue d'Henriel accourt m'informer qu'à cent mètres du village, il y a, tombés sur la route, quatre corps complètement nus, liés ensemble avec

Du fil de fer. Quand j'arrive vers le bout de la pâture, j'aperçois une voiture couverte d'une bache, qui rentre à Croisiller. Je ne vis que l'emplacement visqueux, mal odorant. Plusieurs voisines qui ont vu, me confirment le fait.

A quelque temps de là 16^e et 16^{me} Roussel, dont la maison est située au milieu de l'avenue de la gare, me disent que la nuit précédente, ils ont été éveillés par du bruit dans la rue, vers cinq heures. Ils ont vu, à travers les volets de la persienne, des soldats recharger sur une voiture un objet volumineux et lourd. Ils utilisaient de forts gros bâtons.

Il nous était interdit de pénétrer dans la gare. Je suis cependant allé demander si le charbon signalé par le Comité Hispano, n'était pas arrivé. Bien qu'il n'y eut rien d'annoncé.

je vis une petite grue au pied d'une
voie de garage.

Peu de temps après, M^r. Loth m'
apprit que les allemands brû-
laient leurs cadavres dans les us-
ines Arbel à Douai, et dans les
Hauts Fourneaux à Haemont près
de Lille.

A cette époque on évaluait à
huit mille le nombre de soldats
enterrés à Croisilles.

M^r. l'abbé Béhal a été
évacué lors de la grande évacuation
le neuf octobre.

Nous avons parfois une messe d'un
prêtre allemand.

A Écourt, j'apprends qu'un prêtre
vient d'y être évacué. Je vais lui pro-
poser de venir à Croisilles. "Volontiers,
me répond-il, mais nous avons ici
un commandant terrible, on ne
peut l'aborder. — Allons le voir,
si vous voulez!" — Au premier ai-
bord, je constate que ce comman-

Tant est habitué à terroriser les habitants. Cependant, nous ne tardons pas à causer. Il autorise ce prêtre à venir à Croisilles.

Quand le lendemain matin, j'arrive le chercher, j'apprends que les allemands l'ont enlevé à Douai le matin.

Une personne d'Écourt me dit: "Si vous pouviez entrer chez Corbeau? X, vous verriez une installation pittoresque."

Le ravitaillement ne procure toute facilité de pénétrer dans toutes les maisons. Ce cultivateur habite vers le haut d'Écourt, dans la rue sous Longatte, la première ferme à droite.

En entrant dans cette maison, je bute contre une armoire à trois portes placée dans le milieu de la pièce entre la cuisinière et la porte. Trois allemands sont assis à une table placée contre le

mur, sous les fenêtres.

La contre-partie de la pièce, c'est-à-dire l'espace derrière l'armoire, constitue l'emplacement réservé aux habitants.

Cette famille comprend: le père, la mère et trois enfants, presque des jeunes gens. Ils disposent d'un lit de camp. Tout la tête est appuyée au mur, le pied arrive à 80 cm de l'armoire. Ils ne disposent d'aucun autre siège que ce lit. Pour les repas, ils placent sur deux tréteaux étroits une planche qui a deux mètres de long, dans cet espace entre le lit et l'armoire. Le repas terminé on dresse la planche dans un coin, les tréteaux sont glissés sous le lit. De chaque côté du lit, je vois la marmite, un faitout en bordure sous le lit, une lessiveuse et un petit coq.

Ils disposent de deux compartiments dans la petite armoire à trois portes, où ils renvoient vaisselles, linges et vêtements. La cuisinière est commune.

Madame Dhémin
De la maison rouge, ferme située sur la Grand'Route d'Arras à Bapaume, me demande si je puis porter du linge à son fils prisonnier à Ecourt.

Cet enfant a dix sept ans, il est versé dans un groupe de deux cents jeunes gens que les allemands ont enlevés un peu partout, à Lille à Douai, dans les villages. Ils ont de seize à dix huit ans. Ils sont parqués dans une petite pâture étroite, de vingt cinq ares, close de barbelés, comme un camp de prisonniers.

Quand j'arrive vers le soir à l'entrée de la pâture, un soldat bayonnette au canon, me demande

mes papiers; je lui montre ma carte
de commissaire du Comité Hispano.

Il s'écarte, en présentant l'arme.
Il pleurait. A cette époque de l'année,
cette petite patrie peuplée par deux
cents jeunes gens, constituée en cloaque
inconcevable. Le logement consistait
en un seul baraquement tout en lon-
gueur. Il y a deux rangées de lits appuyés
perpendiculairement aux parois. Les
couchettes sont formées par trois bandes
de grillage superposées. Entre les lits
il existe un passage de 0m50; l'allée
du milieu a un mètre. A chaque
bout, à la distance du pignon, du
quart de la longueur totale, il y
a un petit foyer dans le milieu de
l'allée.

Il s'appelle à tue-tête Dhenin.
Ce jeune homme a peine à sortir
du groupe pour arriver.

Cette baraque leur sert égale-
ment de réfectoire. A l'heure des
repas, on les fait sortir. En rentrant

ils reçoivent leur pitance.

Un jour que nous dinions tard, un jeune homme arrive à la maison. Je lui dis: "Tu dois être un prisonnier d'Écourt. Assied-toi et mange de bon appétit."

Il nous dit qu'il s'est échappé d'une cinquantaine à travailler sur la route près de Croisilles. Il s'est échappé.

Tout en mangeant, il regarde un chat couché en rond. Il me vient à la pensée qu'il voudrait bien l'avoir — "Oh oui, dit-il nous ferions un bon repas à quelques camarades." Victor sort avec ce chat et le rapporte roulé dans un sac.

Il nous promet de revenir, mais nous ne le revîmes plus.

Dès que ce jeune homme s'est éloigné, Josephine s'écrie: "Manger du chat! est-ce possible?" Dans l'après-midi, Bichel et moi convenons de lui faire manger un chat.

Le soir nous causons des lapins, nous décidons d'en manger un demain.
 Michel écorche un chat. En le remettant à Josephine, il lui conseille de bien le faire cuire parce qu'il doit être vieux; il ajoute qu'il a enlevé la tête parce qu'elle avait un petit abcès à l'œil; il a enlevé le foie qui ne paraissait pas normal. Josephine informe sa cousine Velly Muller qu'elle lui donnera son dîner tout cuit.

Pour les quatre nous mangeons ce chat de bon appétit. Velly et son neveu, qui sont en avance sur nous, entrent dans la salle: "tous mes compliments! Josephine, ton lapin est délicieux, nous nous sommes régales."

Josephine retourne au plat.

Vers la fin du repas, je dis à Michel et à Victor: "On ne voit pas ce chat gris; qu'est-il devenu?"

En les voyant sourire, Josephine s'écrie: "ce lapin est un chat!"

Les soldats installent un baraquement dans la pâture de Rykelyuck, au bas du village.

Ils y amènent des chevaux morts ou blessés mortellement. Ils les font écorcher par des civils.

Dès lors nous sommes approvisionnés de viande. Ces garçons bouchers improvisés, trouvent le moyen de nous en procurer copieusement.

Les allemands avaient installé un corps de garde au bureau de la Poste, situé au coin de la rue d'Aras et de Fontaine.

au début de Décembre 1916, ils amènent à Croisilles vingt soldats français faits prisonniers à la bataille de la Somme.

Ces prisonniers sont logés à l'étage du bureau de Postes, au-dessus du Corps de Garde.

Ils vont travailler sur les

routes.

Je vais demander au commandant l'autorisation de leur procurer du ravitaillement. Il me répond qu'il nous est formellement interdit d'avoir avec eux le moindre rapport. — "Je le sais, M^r le commandant, mais si ces prisonniers étaient en Allemagne, ils recevraient des colis de leurs parents; n'est-il pas juste, que nous remplacions leur famille?" — "Si vous avez de la nourriture en trop, apportez la ici, on la leur remettra."²¹

Le soir, Michel et moi portons à la commandature chacun un sac de pain de un kilo.

Le feldwebelle nous dit de déposer nos sacs, qu'il les fera remettre. Nous répondons que nous n'avons pas le droit de nous saisir de ce ravitaillement, que nous devons le remettre directement

aux français. Il envoie chercher
deux prisonniers.

Nous les saluons et nous leur
disons que tous les deux jours,
nous leur remettrons dix ^{l.} de pain.

La seconde fois Michel reste à
la porte du corps de garde avec
les sacs. Je vais m'expliquer au
bureau; je reviens avec le plan-
ton, qui appelle un homme au
corps de garde, et nous montons
tous les quatre porter ces pains.
On nous fait vider les sacs.

Bientôt, je ne vais plus cher-
cher le planton. Dès que nous
arrivons, un homme de garde
nous accompagne.

Nous ne tardons pas à faire,
ce qui en terme militaire on
appelle: Du fourbis.

Nous leur portons de temps en
temps un morceau de la viande
de cheval toute cuite, du pâté
de cheval. La première fois que

nous avons mis deux bouteilles de vin dans chaque sac, il a suffi de leur dire: "attention le pain est sec, il casse comme du verre." Aussitôt trois courtis nous entourent, nous causons, l'allemand rit avec nous. Les bouteilles disparaissent avec une dextérité parfaite.

Parfois Josephine leur fait des gâteaux de céréales, il leur est arrivé de nous accompagner

à deux ou trois reprises, les allemands renouvelèrent de grandes évacuations, comme celle du mois d'octobre. Ils amenèrent des habitants de douze quinze kilomètres à la ronde, prendre le train à Croisilles.

Dès que nous étions informés, quelques personnes se hâtaient de faire du café; nous le portions dans des cruches aux voyageurs. Nous prélevions ce café sur la masse du ravitaillement. Ne risquions nous pas de le

perdre s'il survenait une évacuation précipitée.

— Dès leur arrivée, les hommes d'Ayette et de Douchy avaient été groupés avec les travailleurs de Croisilles. Ils sont occupés à l'entretien des routes.

Les allemands ne tardent pas à faire travailler les jeunes filles.

Elles les installent dans une salle chez Eugène Sauvage. Elles sont seules, elles ont un foyer et du charbon à leur disposition; elles sont installées autour d'une table, et trient des lentilles. Elles s'amuse à compter les grains pour savoir celle qui en fera le moins.

Il est de toute évidence que les allemands ne cherchent qu'à enrayer les civils et à écouler le plus possible de Bons Communs.

— Les allemands abattent tous les noyers, les expédient en Allemagne. Ils serviront à faire

Des crosses de fusils.

Appelé à la commandature, le commandant termine son entretien avec le feldwebell.

Je vois sur le bureau une lettre écrite en français, elle est datée de La Boverie. Je puis lire: "Bon mari qui a été condamné à. - D'autres papiers recouvrent la suite.

C'était M^{me} Borel qui écrivait au commandant que son mari avait accompli les six mois de prison, et elle lui demandait de le faire revenir à Croisilles. Le commandant s'informe vaguement de cette affaire.

Aucun prisonnier civil n'est revenu d'Allemagne dans son pays. Quelques uns parmi les plus âgés furent rapatriés; les autres restèrent exilés jusqu'à la fin de la guerre.

Mais cette lettre nous apprend que M^{me} Borel et probablement les autres évacués étaient à la Boverie ou aux alentours, car nous sommes par Plouvié.

que la Bouverie est une petite localité
aupres de Bavay, (Nord).

La fête de Noël
fut calme, plus calme encore
que l'année précédente.

Un prêtre catholique nous
offrit son ministère. Il y eut
une messe de Noël pour les civils.

M^{me} Burgeat, la femme
du notaire, avait obtenu du comman-
dant de Bavay l'autorisation de se faire
expédier les minutes de l'étude de son
mari. Elle demanda au comman-
dant de Croisilles de m'autoriser à
les expédier. Il me remet cette lettre
qui donne des précisions sur l'ém-
placement des registres. Quelques uns
étaient restés au grenier dans l'étude,
d'autres étaient montés au grenier,
les plus importants étaient à la cave.

Michel, Albert et moi et Victor
les avons apportés à la maison en
trois voyages de voiture. Flahaut
d'Ayette ^{les} rangeait dans les grandes

caisses au lard, du ravitaillement.
 Quand nous descendons dans la
 cave de M^r Burgeat, nous voyons un
 deuxième escalier d'une vingtaine de
 marches, qui aboutit à une galerie
 dans la direction du jardin.

Nous comprenons l'utilité du
 puits au milieu de la propriété.

Je profite de cette occasion
 pour envoyer également les regis-
 tres de la Commune et ceux du
 bureau de l'Enregistrement.

Nous avons expédié neuf caisses
 à l'adresse d'un notaire à Bavay.

Tous ces registres furent récupérés.

Un Dimanche au
 début de janvier 1917 le commandant
 me donne l'ordre d'évacuer tous les
 habitants logés au Sud des rues d'Arras
 et du Pont, cette partie du village
 est la plus grande, la plus peuplée.
 Il est treize heures, il faut que ce
 quartier du village soit libre pour
 seize heures. J'obtiens que le bou-

langer reste dans sa maison à l'entrée de la rue de Boyelles.

Michel, Bilou, Flouvié vont prévenir ces malheureux. Adalbert, Victor et des voisins attachent aux tombereaux les chevaux du ravitaillement. Ils aident à l'enlèvement du peu de mobilier que l'on va chercher à caser.

Je parcours cette partie Nord du village, j'organise les logements. Ce n'est pas chose facile, mais tous y mettent de la bonne volonté; nous savons tous ce que c'est: la guerre.

Je ramène à la maison deux jeunes filles qui s'adjoignent à Joséphine pour transcrire trois listes de la répartition des logements.

De cette façon nous sommes quatre pour renseigner les intéressés. Car il ne va pas tarder à arriver des voitures, et les personnes qui les accompagnent ne savent pas où elles vont échouer.

Notre petite salle est débarrassée en

37

partie des sacs de farine. Nous rangeons
le tout contre une paroi et nous recueillons
sous Tabius, le marichal d'Ayette, sa femme
et son fils.

Pendant ce temps là, le moulin
à vent de Dupin, au-delà de la gare
brûle.

— a la tombée de la
nuit, il arrive des troupes en quan-
tité. Le feldwebell du bureau me
dit qu'il y a plus de huit mille sol-
dats à Croisilles.

— Une douzaine de
voitures du Centre d'Éterpigny viennent
chercher leur ravitaillement. La mai-
son se trouve presque complètement
débarassée.

Ces Communes reviendront les se-
maines suivantes.

— j'ai déjà dit que dans
nos écuries, les voutes sont ceinturées.

Ce genre de construction laisse aux
quatre coins, sous le carrelage un es-
pace utilisable ~~car~~ dans lequel on a comblé

avec des scories. Nous y cachons le mobilier de notre salle à manger: le buffet avec ses empreintes de clou. Nous démontons ces meubles, le pied de la table y trouvera sa place et même un beau guéridon en acajou massif dont nous avons pu démonter le pied. Nous recouvrons ces meubles de sacs, puis nous nivelons avec les scories et nous maçonnerons le carrelage.

— Vers cette époque, il se produit une attaque dans la direction de Douche. La chambre de Joséphine est orientée de ce côté. Les projections, sur le front, sont tellement puissantes et nombreuses qu'elle peut lire la nuit, sans interruption ou presque. ~~Les~~

— Les allemands creusent une petite tranchée de cinquante sur cinquante centimètres, au ^{fond} laquelle ils enterrent des tubes garnis de fils électriques. Cette tranchée part de l'étude Bargeat, traverse la Place, notre petite

frature, la propriété de Troument, la rue d'Heiminel et va dans la direction du château d'eau actuel.

Quand je suppose que ces travaux sont terminés, je vais voir - N'ai-je pas toujours mon laissez-passer pour surveiller les travaux des champs? Si je suis surpris, si on m'interroge, je dirai que je cherche après mon semoir pour le rentrer à la ferme.

Arrivé au château d'eau actuel, la tranchée traverse la route. De l'autre côté, j'aperçois un tas d'argile. Je vais traverser la route plus loin, et je reviens passer auprès de ce tas. Je passe devant un escalier rapide qui conduit à une cave à dix mètres de profondeur. C'est là qu'aboutit cette tranchée au fil électrique. Au point de départ se trouve le logement d'un général.

Il restait dans les communes d'Hamelincourt et de

Moyenneville une dizaine d'habitants; les allemands nous les amènent pour renforcer notre communauté.

Ils évacuent à l'arrière tous les habitants de Fontaine, à l'exception de quatorze femmes qui restent pour travailler, et d'un vieillard de soixante quinze ans, un ouvrier, auquel ils délèguent les fonctions de maire.

Le Comité Hispano a cessé depuis longtemps, les envois de denrées à Quéant. M^r Loth commence à avoir de la place dans ses magasins. Il me demande de lui reconnaître ces sacs que j'ai eu occasion. Au début de Février, il évaluait à cinquante wagons la quantité de ravitaillement qu'il aurait à réexpédier à Valenciennes, le cas échéant.

Michel et moi reprenons donc cette route de Quéant. Nous voyons

De nombreux russes occupés à couper ces beaux grands arbres, qui décorent ce chemin de grande communication. Ils sont quatre russes auprès de chaque arbre. Deux d'entre'eux travaillent alternativement avec la tronçonneuse à hauteur des reins. Les arbres gisent sur les bords cotés, prêts à encombrer la route.

En approchant de Quéant, la ferme du château se trouve dans la vallée, à notre gauche, à cinq cents mètres du village et de la propriété de M^{me} de Bénart.

Nous voyons que presque toutes les ardoises sont enlevées aux toitures. A Quéant nous apprenons que les allemands ont amené à l'extrémité du parc du château une grosse pièce d'artillerie, à l'aide de la voie installée depuis la gare, jusque là. Le premier jour cette pièce a tiré cinq coups.

Dans la Direction d'Albert. Les obus passaient au-dessus de la ferme ils ont produit les effets d'un ouragan d'une violence incalculable. Les vitres se brisent, les portes sont ébranlées, les plafonds se fendent et tombent.

Or les allemands ont établi leur Dépôt de ravitaillement dans cette ferme. Ils occupent toutes les écuries, toutes les constructions, les caves et la maison. Cependant ils ont conservé la fermière, Hu-Bachelet, sa fille qui a vingt ans, un vieillard Pinchon, chef de culture. Ces malheureux sont condamnés à rester là comme talisman.

Ce jour là les allemands ont tous quitté la ferme, sans rien dire; ils ont fermé toutes les portes à clef. Quand ces commotions de l'air se produisent, ces trois français ne savent où

se réfugier. Ils doivent rester la sous la chute des planches, confinés dans leurs deux chambres.

Chez Cappelle nous trouvons un commensal.

Les allemands ont amené à Quéant trois ^{deux cents} jeunes gens d'Écoust. Ils sont occupés à décharger des sacs de cent kilos dans les magasins.

L'un de ces jeunes gens est ~~en~~ prend pension chez Cappelle. Il est le fils d'un industriel de Lille.

Un jour à midi, que nous prenons part au repas, ce jeune homme arrive tout bouleversé. Il nous conte cette odyssee: « Un jeune homme et une jeune fille qui travaillaient tous les deux à l'usine de son père, s'étaient promis l'un à l'autre. La fille était jolie. Il arrive à l'usine un jeune ingénieur qui s'éprend de cette beauté et l'épouse. Survient la guerre. L'ingénieur est mobilisé, prend part aux combats de Belgique. Au cours

De la retraite, il tombe frappé d'une
Balle, au milieu de ses camarades,
qui le croient tué, l'abandonnent.

Profitant du désarroi, quelques
soldats débrouillards vont voir leur
famille à Lille, racontent que l'in-
génieur est tué, servent de témoins
à la mairie où l'on dresse l'acte de
Décès. La jeune veuve n'a pas d'en-
fant. Un an plus tard elle épouse son
premier fiancé qui n'est pas soldat.
Elle a un enfant.

Or, ce matin, ce jeune homme voit
arriver en gare un groupe de pri-
sonnier français; il reconnaît l'
ingénieur, ils se parlent. Le prison-
nier a demandé des nouvelles de
sa femme.

Au cours d'un voy-
age ultérieur, Cappelle me dit
que la veille, dimanche, il est en-
core arrivé en groupe de prisonniers
français. Cappelle les a vus passer
dans la rue; il a reconnu Louis

Wédur de Croisilles. Ils se sont causeré durant quelques mètres.

Il se trouvait un second prisonnier de la région dont le nom m'échappe.

J'ai su par la suite que les allemands les avaient emmenés travailler à Achiit, à six kilomètres de front.

Les Communes de Vitry, d'Etain, de Taudemont et les Communes intermédiaires continuent à venir chercher leur ravitaillement à Croisilles.

Michel et moi continuons à faire deux ou trois transports à Quéant chaque semaine.

Nous convenons, M^{re} Loth et moi qu'en cas de force majeure, nous déterminerons ce qui nous restera de ravitaillement plutôt que de l'abandonner.

M^{re} Loth et moi constatons que les officiers deviennent de plus en plus nerveux.

A la fin d'une matinée, je vois des soldats sortir de l'église. Dès qu'ils sont éloignés, je vais voir ce qu'ils font. Aux pieds des piliers, je vois des instruments: marteaux, burins, vilebrequin, mèches. Les allemands percent un trou jusqu'au centre du pilier, à une hauteur à leur convenance.

Je vais demander au commandant l'autorisation d'enlever de l'église les objets les plus précieux. — "Pourquoi demandez-vous cela? — Parce que l'on perce dans l'église des trous pour la faire sauter. — Vous n'allez pas la détruire. — Quand vous quitterez Croisilles pour la tranchée vers Fontaine, vous démolirez notre village. — Monsieur les allemands, ne reculent jamais. — Ce n'est cependant pas pour avancer que vous construisez cette tranchée à l'arrière, sortez!"

J'eus la bonne fortune de rencontrer, quelques jours après, le prêtre catholique. Il fit une démarche auprès du commandant, j'eus l'autorisation.

Flahaut, menuisier à Aulnoy, démonte la chaire, qui est magnifique, en chêne sculpté, comme toutes les boiseries, elle est classée comme monument historique, il démonte tout ce qui est démontable, ne laisse qu'un autel latéral et un confessionnal. Michel, Adolphe Victor et moi commençons aussitôt les transports dans les caveaux du cimetière.

Nous enlevons d'abord les statues, le chemin de Croix, les tableaux pendant que Flahaut prépare les boiseries. Ce travail a duré deux jours. Nous replaçons les pierres tombales au fur et à mesure que le caveau s'était rempli.

Dès que nous eûmes terminé, nous avons transporté dans le

Ne pas tenir compte de cette page

choeur l'autel latéral, nous avons adapté un chevron aux ferrures du banc de communion et nous y avons cloué la nappe.

Je profite de cette occasion pour rappeler à mes petits enfants que les douze médaillons placés sur les boiseries autour du choeur, figuraient les douze apôtres. Ils avaient été sculptés en 1817 par un artiste qui est venu s'installer à Croisilles et a pris comme modèle, les descendants des plus anciennes familles. Le médaillon qui représentait mon grand-père était le troisième du côté de l'évangile, en face de la porte de la sacristie. J'ai inscrit le nom au verso de ce médaillon.

Après la guerre, nous n'avons retrouvé que trois médaillons, dont celui de mon grand-père. ~~était~~

Le sept Février,
le commandant désigne les personnes
qui vont faire partie de la troisième

évacuation. Deux cent soixante
habitants font partir Demain
Vous resterez cent vingt.

Votre parents Kelly & Buller part.
ad Albert reste.

Blouvier est ~~de~~^{désigné} pour partir.
il possède un diamant de vi-
trier. il ~~fait~~^{trace} un trait contre le
pourtour des vitres de ses fenêtres
et passe le diamant à son voisin.
Ce diamant circule chez tous les
partants, et m'est remis.

Les allemands démo-
lissent les citernes les coublent.
Ils démolissent de même façon les
puits isolés des bâtiments.

Vous comprenons que c'est le prélude
de la fin très prochaine de notre
village, que nos foyers vont être
anéantis. Alors une sorte de
rage de destruction s'empare
de tous. On ne veut rien laisser
que les allemands puissent uti-
liser. Les habitants démontent

leurs meubles, les portent chez le boulanger, ficelés à dimension pour pénétrer dans le four. Ce four brûle jour et nuit. Le boulanger doit le laisser refroidir avant de cuire le pain. Dans toutes les maisons, on brise ce que l'on ne peut brûler.

Les allemands sont furieux. Cette fureur nous réjouit, et surexcite notre ardeur.

A la maison, le four ne résiste que deux ou trois jours à cette épreuve du feu. La voute est sans doute moins épaisse que celle du boulanger. Un soir le feu se déclare au dessus de la voute, les chevrons du toit commencent à brûler. Nous éteignons facilement ce commencement d'incendie. Mais cet incident nous suggère l'idée d'essayer de provoquer un incendie après notre départ.

Quand le four est refroidi, nous perçons un trou dans la voute,

nous y mettons des fûts en communication avec de la paille, du menu bois orienté vers les chevrons. Si ces chevrons s'allument, la maison ne tardera pas à brûler.

Puis nous bourrons le four avec des débris de mobilier. En avant nous jetons des déchets, des balayures, de façon à donner l'impression que c'est là un dépôt d'ordure; si on veut s'en débarrasser, il suffit d'y mettre le feu.

Depuis l'évacuation du huit, après chaque repas nous lançons par la fenêtre notre vaisselle sur le trottoir. Cette façon de laver les assiettes exaspère les allemands, d'autant plus que nous utilisons la vaisselle à profusion.

Cependant nous essayons de mettre en lieu sûr quelques objets. Nous enfermions du linge, des vêtements dans les tonneaux qui ont contenu le saindoux du

Du ravitaillement. Nous descendons ces futs dans la perte qui sert à l'écoulement des eaux dans la courrette.

Nous creusons dans ce puitsard des petites cavités; nous y plaçons quelques pendules, différents petits objets, et les cinquante bouteilles qui nous restent de ce vieux vin qui a échappé à la guerre de 1870. (Les autres bouteilles ont été ^{enfouies} cachées dans le jardin. Nous les avions ~~par~~ enterrées debout le long des murs; nous ne les avons pas retrouvées. Mais après la grande évacuation, en octobre, nous en buvions de temps en temps, quand on y pensait.)

Ensuite au dessus de l'ouverture, nous maçonnons une voûte épaisse. A la surface nous façonnons la rigole qui se prolonge au delà vers le jardin. Enfin nous brûlons dessus du bois, pour sécher la voûte et la salir.

La citerne, dans la courrette, qui reçoit l'eau de pluie est construite en forme d'oeuf. Nous la vidons

en partie, nous établissons au dessus de l'eau un cadre en bois, dont les extrémités, taillées en biseau, reposent sur les parois de la citerne. Nous descendons dans l'eau notre plus belle vaisselle et celle de mes sœurs, les verres en cristal. Nous plaçons des traverses sur le bâti, puis des fagots bien serrés, et nous démolissons la citerne tout comme les soldats.

Nous possédions encore au grenier (où les allemands ne sont jamais montés, parce qu'ils n'avaient pas l'escalier sous les yeux) nos meubles du salon, les chaises de la grande salle et en plus une centaine de chaises et de sièges à des habitants. Les fonds et les dossiers en cuir furent lacérés, les montures en bois furent brisées.

Nous ne faisons pas de journées de bonheur. De leur côté, les allemands travaillent activement.

Ils font des trous pour placer des mines au pourtour intérieur du chalet.

au bas de chaque trumeau des vitraux de notre église.

Ils préparent également les emplacements de mine dans toutes les caves, dans les fondations de toutes les constructions, aux arceaux des ponts, à tous les carrefours des rues.

A un mètre de notre puits, ils creusent un carré, à dimension requise pour y travailler à l'air, jusqu'à trois mètres soixante quinze. A cette profondeur, ils creusent aux coins du côté du puits deux niches pour les mines. Et ils disposent dans le fond huit petits sacs remplis de terre.

Ils font ce même travail à tous les puits.

J'ai omis de signaler qu'au cours du mois de Décembre les allemands ont fait tomber les cloches et les ont expédiées en Allemagne.

Le quinze, au soir, le commandant m'envoie chercher.

Dès mon arrivée, il prend sur le bureau

une serviette volumineuse et m'en-
même rue de Boyelles.

Un intendant s'était riche dans
une maison d'ouvriers. Il est seul à
une table encombrée de papiers.

Il s'agit encore une fois de l'ad-
hésion au groupement Des Bons Com-
munes.

L'intendant essaie d'abord la ma-
nière douce : il est aimable, flatteur,
puis brusquement devient mena-
çant, violent. Quand il est fatigué,
il regarde le commandant d'un
air qui semble dire : "marche donc,
parle à ton tour?"

Le commandant ouvre sa serviette,
sort à moitié une liasse de papier :
"M^{lre} le maire tous vos collègues outri-
gués. — Ça m'est égal. — Je vais vous
montrer leur signature. — Vous pour-
riez me montrer leur signature,
sans me convaincre qu'ils ont donné
leur adhésion." Il ne m'a rien montré.

Enfin au bout d'une heure, l'

intendant fatigué de toujours répéter la même chose, à bout de salive et d'argument, me crie furieux: "Sortez! - je ne demande pas mieux?"

Je rentre souper.

Josephine, comme toujours quand je tarde à rentrer, avait descendu ma valise, qui est toujours prête.

Le dix neuf, le commandant m'^{informe} ~~avertit~~ que demain tous les hommes valides partiront. "Ils iront à pied à un village pas bien éloigné." Il m'avertit que je ferai partie de ce convoi. "M^e le commandant, avez-vous pensé au ravitaillement? Va-t-il m'accompagner? Vous savez que je n'ai pas le droit de l'abandonner?" - "Je verrai demain?"

Adalbert annonce dans les rues ce prochain départ.

Michel, Adalbert, Victor, Fabius vont partir. Nous ne resterons à la maison que Josephine, la femme de Fabius, le garçon,

et moi. Nous utilisons cette dernière soirée à l'achèvement de la destruction.

Nous jetons dans une citerne au puits les objets qui n'ont pas trouvé place dans la perte : plusieurs pendules et garnitures de cheminée, la bicyclette de Jacques Lortie qui est à l'état de neuf... les quelques sacs de blé qui nous restent.

(Il est peut-être bon de rappeler que lorsque le ravitaillement fut installé chez nous, les allemands n'ont plus jamais pénétré dans notre salle.

Un nombre d'habitants me demandèrent d'y apporter certains objets.

C'est ainsi que nous avions encore notre piano, que nous avons brûlé.)

Muni du diamant de vitrier, Adalbert va passer le trait aux vitres des maisons qui vont être abandonnées.

Dans la matinée du vingt, nous assistons au départ de ces hommes, ils sont soixante, ils partent

sac au dos.

Adalbert, Wilson font partie du convoi.
 Vous restons une soixantaine:
 quelques vieillards, Des femmes et Des
 enfants.

Le commandant
 m'informe que nous partirons Des
 main vingt et un Février 1917.

Rassemblement sur la Place à huit heures.
 j'emmènerai le ravitaillement.
 Le commandant livrera Deux voi-
 tures pour le transporter à la gare.
 Quelques prisonniers français viendront
 le charger, et l'installer à la gare.

Josephine fait les derniers préparatifs.
 Il reste au grenier Des livres de
 classes et de prié, que nous n'avons
 pas pu brûler dans le four. Le fils
 de Fabius les jette dans les cabinets d'
 aisance. Il les remplit au point de les
 rendre inutilisables.

Le temps est calme, le Diamant
 Du vitrier exécute sa dernière tournée.
 Le soir, ainsi que la chose est

couronne. Depuis plusieurs jours, je porte aux prisonniers français en plusieurs voyages, Du riz, Des lentilles, Des haricots, Des caisses De lait sucré et non sucré.....

Josephine et moi passons une dernière revue de la maison. Il ne subsiste que quatre chaises, une petite table, nos lits. Vous nous couchez, satisfait de notre travail.

Vous avez bien dormi.

De bonne heure le matin du vingt et un, je vais m'assurer, dans quelques maisons, que tout va bien, que les préparatifs sont terminés.

De son côté Josephine emplit de café les deux bouillottes que Rose n'a pas voulu emporter.

Vous déjeunons et attendons les voitures qui doivent enlever le ravitaillement.

A notre grande surprise, arrivent cinq voitures, alors que le commandant en avait promis

Deux. Ces voitures viennent se ranger près de la maison. Je comprends qu'elles viennent pour enlever notre mobilier. Je rentre vivement pour ne pas rire dans la cour.

Vous observez la mine déconfite du feldwebell, des soldats, en voyant sur le trottoir ce tas de vaisselles cassées mélangées aux débris d'os de poules, de lapins.

Les deux voitures promises arrivent accompagnées de quelques prisonniers. Vous chargez: vingt deux sacs de farine, une dizaine de sacs contenant: riz, lentilles, céréales. Vous avez pris la précaution d'insérer au milieu de ces sacs de légumes, des petits sacs de pommes de terre. Vous emportez également des caisses de lait, du sucre et du café.

Vous bâchez soigneusement les voitures, car le brouillard épais commence à tomber en pluie fine.

Huit heures vont sonner. On doit partir.

je vois Josephine rentrer précipitamment dans la maison.

Le feldwebell regarde sa montre et se hâte de la suivre.

je me précipite à leur suite, j'arrive à l'étage en même temps que l'allemand.

Josephine venait de se rappeler que nous avions oublié de briser les deux glaces au dessus de la cheminée de nos chambres.

Quand nous arrivons, Armée d'un bout de bois, elle avait déjà brisé la première glace quand nous arrivons, elle court vers la seconde. L'allemand, furieux, n'a pas le temps d'intervenir: la glace est en miettes.

Pour couper court à toute discussion, je lui dis: "Ces glaces sont à moi et non pas à vous."

Nous partons sans hâte.

Nous abandonnons une maison où il n'est jamais mort personne.

Sur la Place, nous attendons jus-
qu'à dix heures. Enfin le comman-
dant arrive, suivi des membres du
bureau.

C'est notre dernier appel et nous
partons.

Mais, Déception! <sup>vous n'allez pas de Croisilles
à la gare</sup> nous suivons la
route d'Écourt. Il ne cesse de tomber
une pluie fine, pénétrante, nos
vêtements commencent à tremper.

À l'entrée d'Écourt, nous montons
sur le talus, nous longeons le bar-
fond de la route encombrée de qua-
tre vingt centimètres de boue, nous
passons sur les décombres des con-
structions. Vous avez l'impres-
sion que les habitants sont partis.

À la gare, nous voyons groupés
des habitants des alentours, il en
arrive encore après nous. Mais
nous ne voyons personne d'Écourt.

Vous nous posez à tous les mêmes
questions, auxquelles personne ne
peut répondre.

Vous voyez arriver un prêtre
tenant en lais un Letter Ecossais.
C'est le curé des Deux Boiry : T.^{te}
Rictude et St. Martin.

Je vais saluer de ^{me} François, ses
Deux filles, sa belle-sœur. J'apprends
qu'hier matin François était sur
le seuil de sa grand'porte, regardant
un avion vers le front. Un allemand,
fumant la cigarette, vient se placer
à côté de lui et regarde également.

Survient une balle perdue, le soldat
est tué. François est arrêté et
emmené.

La pluie ne cesse pas de tomber.
Nos vêtements sont percés, nos chaus-
sures trempées : Depuis le matin nous
pataugeons dans la boue.

A seize heures, les Deux voitures
se dirigent vers un wagon couvert
placé en queue du train. Nous les
suivons. Les français embarquent
le ravitaillement. Ils nous amé-
nagent un canapé avec les sacs

De riz: Banquette et Dossier.

En même temps, les civils embarquent à la tête du train.

Nous montons nous asseoir sur les sacs de riz. Aussitôt Joséphine fait chauffer du café, elle est munie d'une casserole et d'un réchaud.

Quand l'embarquement est terminé, nous offrons une tasse de café au Français, nous échangeons une dernière et cordiale poignée de main, nous nous souhaitons bon courage et nous allons chacun vers sa nouvelle destinée.

Bientôt un allemand vient nous demander, d'un ton poli, si nous voulons accepter un ménage qui n'a pas de place. Ce sont deux braves vieux de Cagnicourt. Ils sont transis de froid.

Pendant que le café chauffe, nous mangeons une tartine de pâté de cheval, que nos compagnons de voyage trouvent excellent. Ils ne

Dissimulent pas leur étonnement
de nous voir voyager avec un tel
confort.

On ne part pas encore!

Evidemment nous devons voyager
dans l'obscurité, cependant le
temps est couvert.

Enfin! nous partons.

Où allons-nous?

Vers Douai? Vers Cambrai?

En 1919 Des habitants de Bouchy-
le-Preux m'ont dit: "Le 24 Février
1919, nous avons perçu une déto-
nation formidable et une commo-
tion de l'atmosphère telle que nous
n'en avions jamais ^{ressenti} ~~perçue~~."

Le lendemain nous sûmes que
les allemands avaient fait sauter
Croisilles.

Les habitants de Bouchy
furent évacués le 27 Février.

ARIS

FRAD062_093



La tranchée Hindenburg - Commencée fin Octobre 1914

1916



